

peintre américain du nom de Puvis Carter, fait maintenant la gloire de ce foyer intellectuel, gloire lui-même d'une ville qui s'intitule modestement l'Athènes de l'Amérique.

La deuxième condition, c'est de faciliter l'étude de notre langue à nos compatriotes anglo-protestants. Il va de soi, en effet, que nous ne pouvons les blâmer d'ignorer le français s'ils sont virtuellement dans l'impossibilité de l'apprendre. Or, de la plus humble de nos écoles primaires jusqu'à notre soi-disant université, quelle est celle de nos institutions scolaires qui ne soit avant tout une institution religieuse et qu'un protestant — abstraction faite de la valeur intellectuelle ou professionnelle de l'enseignement — pût fréquenter sans se manquer de respect à lui-même? Et si l'on prétend que les Anglais peuvent apprendre le français comme nous apprenons l'anglais, je réponds tout simplement que, pour des raisons évidentes, ce n'est pas là parler sérieusement.

La troisième condition, c'est que dans nos mouvements de protestation nous fassions un état plus consciencieux de la valeur la française considérée EN SOI, comme instrument de culture intellectuelle. Depuis le commencement de la présente guerre, la preuve est faite, semble-t-il, et pour toujours, que pour être bon Français il n'est pas indispensable d'appartenir à telle ou telle religion — non plus, bien entendu, qu'à telle ou telle secte antireligieuse. Au fond, il n'y a probablement pas plus de raison l'établir une corrélation entre le patriotisme canadien-français et la foi catholique. Parmi les Canadiens-Français anglicisés j'en ai connu beaucoup qui avaient renié le catholicisme, mais j'en ai aussi connu un grand nombre qui étaient restés foncièrement, dévotement catholiques. D'autre part je crois bien que je n'apprendrai rien de personne en disant qu'aux Etats-Unis comme au Canada on trouverait nombre de Canadiens-Français indifférents en matière religieuse et cependant résolus à rester français. Mais si l'on veut mordre à lier la langue et la foi, il faut tout au moins prendre garde que ce ne soit pas quelquefois au détriment de la langue. La Société du parler français eût pu faire beaucoup pour la propagation du français dans le Canada anglais; on sait sous quelles influences elle s'est changée en Société du parler catholique et français. Pour complaire aux visées étroites de Mgr Roy et de quelques autres, elle s'est aliéné non seulement les Canadiens protestants qui auraient pu seconder son effort, mais l'armée innombrable des catholiques canadiens-français qui ne se sentent pas de vocation pour la propagande religieuse, et qui du reste sentent confusément que dans ce mariage de la langue et de la foi, dicté par raison. "Etat, je veux dire par raison d'Eglise, ce n'est pas la foi qui a le plus à perdre. Comment peut-on sincèrement s'imaginer servir la cause du français dans l'Ontario protestant en ne cessant de proclamer que pour nous le français est l'aboutissement d'un instrument de conservation et de propagation catholique? Et comment espérer en même temps faire croire à la Province de Québec que l'on n'est ni que par l'amour du français, quand, au coeur même de cette province, le français se meurt dans les arts et métiers, la procédure judiciaire, les administrations publiques et privées et vingt autres sphères; que de toute évidence un commerce intellectuel plus intime avec la France pourrait seul nous rendre, avec l'esprit français, la force d'expansion et de rayonnement qui nous manque; que néanmoins, par crainte de "l'irréligion", et en dépit de leurs beaux discours, ceux qui pourraient nous rapprocher de la France agissent au fond comme s'ils étaient enchantés de nous en tenir éloignés. Le jour où le clergé canadien-français ne mettra plus de conditions à sa défense du français, il reconquerra le coeur de ceux pour qui le français aussi est une religion, et c'est à dire que ce jour-là il y aura peut-être encore des indifférents en matière religieuse, voire des incroyants, dans le Canada français, mais qu'il n'y aura plus d'anti-américains. Au contraire, la plus grande maladresse dont il soit capable, et pour la religion et pour le français, c'est de continuer à se mettre en travers de tout mouvement d'action française qu'il n'a pas conçu et qu'il ne dirige pas, et qui ne s'affiche pas d'abord comme un mouvement catholique.

Pour résumer ce trop long article — qui y gagnerait, je crois, à se muier en brochure :

- 1. Envoyer de l'argent aux Canadiens d'Ontario, et tout suite, et le plus possible. Si nous ne pouvons vaincre, huller pour letter.
- 2. Faire respecter le français aux Anglais d'Ontario :
- 10 En détruisant chez eux l'impression que cette langue n'est parlée au Canada que par des "porteurs d'eau" et des "sieurs de bois";
- 20 En relevant le niveau de notre enseignement secondaire et supérieur;
- 30 En créant quelques écoles françaises accessibles aux Anglais protestants;
- 40 En cessant de faire du français un simple état de catholicisme.

Et pour résumer ce résumé, je dirai qu'il n'y a pas de langue française possible sans pensée française; que la pensée française sera nulle en Ontario si la pensée française est américaine dans le Québec; que la pensée française, comme la lumière et comme la chaleur, par rayonnement, le moyen le plus sûr d'assurer la survie du français en Ontario est de faire du Québec un foyer intense de culture, de vie, de pensée française.

Quant à l'opportunité de la colonisation "professionnelle" préconisée par M. Surveur, je vous réfère à ce que j'en disais il y a deux ans dans une interview qu'il fut, si j'ose dire, un certain retentissement, et que je vous envoie en brochure à raison de 10 sous l'exemplaire.

J'ajouterais que si l'on pouvait empêcher la Presse d'entrer en Ontario, les chances de survie du français chez nos compatriotes de cette province en seraient, à mon sens, notablement accrues.

OLIVAR ASSELIN.
Courtier en immeubles.

P. S. — Je ne verrais pas non plus l'an mauvais où M. Médéric Martin chef du gouvernement à Québec pendant un mois ou deux. — O. A. c. e. l.

Fière Angleterre!

Nous extrayons d'une lettre d'un de nos amis du premier contingent, adressée à un confrère de Laval, les quelques passages suivants :

Un village Bulford, Angleterre,
6 janvier 1915.

Mon cher ami,

Je commence à en avoir assez des Anglais et de l'Angleterre. Au début, cela pouvait aller; c'était nouveau. Mais à présent, peste!

D'abord, il pleut ici depuis deux mois, presque sans interruption. Nous palanguons dans la boue nuit et jour, jusqu'aux oreilles. Dans le moment, les plaines et le village où nous nous trouvons sont inondés.

Et puis les habitants du pays m'exaspèrent, avec leur physionomie hypocrite et égoïste.

Ils croient que les colonies vont tout faire pour sauver l'Empire, tandis qu'eux se baladent et feront tranquillement leur négoce, comme en temps de paix.

L'ennemi est à leur porte, leurs côtes sont attaquées, leurs villes sont bombardées du côté est, les Zeppelins se promènent à l'embouchure de la Tamise, les espions les conduisent, et ils restent là, inertes, insignifiants, avec des mots d'encouragement pour les "beastly colonials" qui viennent se faire tuer. Quant à eux, disent-ils, leur commerce, leurs occupations, leurs femmes les retiennent. Quel égoïsme! Cependant ils seront les premiers à récolter. Leur devise, aujourd'hui comme hier, semble être : "Faites-vous tuer et nous récolterons l'or sur vos cadavres".

En France, paraît-il, n'étaient les réserves françaises toujours prêtes à leur pré-

ter main-forte, les Anglais ne pourraient résister.

Ton vieil ami,

XX.

Eh! oui... Et le Canada continue d'envoyer ses hommes et son argent en Angleterre, au secours de messieurs les Anglais, qui restent chez eux pour soigner leur commerce et leurs femmes et se font défendre par les troupes françaises et les "beastly colonials".

Et M. McIghen déclare que le gouvernement canadien est prêt à ruiner le pays pour soutenir cette admirable "mère-patrie"...

O fière Angleterre!
O sage Canada!

Paul RAYMOND.

A quoi rêvent les jeunes filles...

A la manière de Morhose

En vrai dire, l'amitié est une bien triste chose et les hommes sont bien méprisables. Je ne crois pas pouvoir mieux résumer l'impression que m'ont laissée mes lectures et mon expérience personnelle.

Je ne vous chanterai donc pas, monsieur le directeur, si je vous dis que mes rêves diffèrent beaucoup de ceux auxquels on accoutume mes soeurs, vos futures, qui ont peu vécu ou peu observé.

L'histoire de ma vie, n'est que l'histoire de mon âme. Et longue serait la narration de mes amours! Et triste serait le récit de mes déceptions! Et plus triste encore, et plus douloureux, et plus déprimant serait le récit de mes rêves!

Je suis une toute petite fille, monsieur Madras, une toute petite fille bien frêle, bien facile à briser et qui ne vit qu'avec son coeur. Un jour, avec une belle confiance et un grand espoir je suis venue à la vie, à la toute-puissante Vie, pour lui demander un peu de bonheur: — Quand on est jeune, la solitude pèse et l'on a hâte de se mettre à la recherche de celui là dont la parole efface toute peine!

J'ai été bien punie de ma témérité. J'avais alors? Disons, dix-huit ans. Que d'amours qui m'étaient chers j'ai dû chasser depuis de ma mémoire! Ah! que de numéros de téléphones qui m'étaient familiers, j'ai dû oublier au fil des jours mentrifiers!

Si vous pouviez seulement refaire avec moi l'histoire de ma jeune vie à l'aide de tous ces portraits, de toutes ces lettres, de tous ces souvenirs qui gisent dans mes tiroirs, qui sommeillent dans mes calepins, vous verriez combien lâches furent les hommes avec moi. Si vous saviez, combien traitres, combien hypocrites ils furent, vos frères, et combien peu m'ont aimée!

— Et cependant, Monsieur le directeur, si vous me demandez "à quoi rêvent les jeunes filles", je vous répondrai sans hésiter que c'est à vous les hommes tant détestés, tant haïs, tant méprisés, et toujours si évidemment désirés, que nous rêvons, que c'est à vous que je rêve, que c'est vous que j'espère; non pas pour la vaine gloire d'être enfin victorieuse, mais parce que je vous aime, parce que nous ne valons guère plus que vous.

Monsieur Isaac, vous avez un nom qui me va bien avec sympathie que vous accéderez à mon désir, qui est que vous publiez ces lignes.

HORTENSE.

Montréal, 21 janvier 1915.

M. Lucien Ladouceur

Notre ami Lucien Ladouceur, qui fut pendant deux ans et demi l'un des plus brillants élèves de Laval, vient d'abandonner l'étude du droit pour se livrer aux études théologiques.

M. Ladouceur est entré, le samedi, 23 janvier dernier, au séminaire de Joliette, pour y commencer ses nouvelles études.

Le souvenir amical et les meilleures vœux de ses confrères l'accompagnent dans son nouvel état.

LA REDACTION.

Pour faire plaisir à M. J.-L. Pouliot

A ceux qui me regardent

Vous regardez mon cache-nez,
Le cache-nez qu'on m'a donné
Pour me cacher le bout du nez?...

En regardant mon cache-nez,
Vous me flattez... sans badiner!
...Depuis le jour où j'étrennai

Ce cadeau qui me fut donné,
—Cadeau qui, vous l'imaginez,
Était un hommage à mon nez,—

Mon idéal de cache nez
Devint un fait... vous comprenez :
J'avais un cache-nez au nez ! ! !

Un cache-nez si long, si grand
Que j'aurais pu facilement
Me tailler un chandail dedans!...

Puis il fleurait bon le sachet,
Fleurait si bon que je cherchais
Quels doigts de femme s'y cachaient!...

Et quand je le eus autour du cou,
Je le sentis d'un chaud si doux
Que j'eus peur de devenir fou ! ! !

Avoir un chandail sur le nez,
Des doigts de femme dans le nez,
Et même un doux feu sous le nez.

Ca me rend fou, vous devinez,
—J'en jure par mon cache-nez,
Moi qui vous fais un "pied-de-nez"!

G. du SENE.

Montréal, le 18 janvier 1915.

Ce Journal est publié par la Fédération Universitaire, 1546, rue Saint-Denis, Université Laval, 185, rue Saint-Denis. Imprimé à l'Imprimerie Populaire, (limites) Et rue Saint-Vincent, Montréal.

DANSE

Chez le Professeur Lacasse, 426 Saint-Hubert.—Tél. Est 1386
Le nouveau "One step", la nouvelle "Hésitation", la "Maxis", le "Horse trot", enseignés aux étudiants pour \$3.00.
Cours de commençants: prix spéciaux pour étudiants.

J. A. DUFAULT

distingué chef de l'orchestre universitaire, offre à tous les étudiants, à des prix excessivement bas, des habits du dernier goût; prend les mesures et essaie à domicile ou à l'Université.

1735 Parc Av. Tél. Saint-Louis : 2638.

Tél. Est : 1798. Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est, 104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

Casgrain & Charbonneau

PHARMACIENS EN GROS

187, Rue Amherst
MONTREAL

Produits chimiques, Extr. fruites, Pilules, Tablettes, Articles en Caoutchouc, etc.
Instruments de chirurgie, tables d'opérations et accessoires

E. Ladouceur, E.E.D.

Deux habits de gala, à vendre pour ne pas dire à donner.

Se rend tous les jours, à l'Université Laval.